



Archives de sciences sociales des religions

134 | avril - juin 2006
Varia

Charles Malamoud, *Féminité de la parole : Études sur l'Inde ancienne*

Paris, Albin Michel, coll. « Sciences des religions », 2005, 293 p.

Gérard Colas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3571>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 147-299

ISBN : 2-7132-2092-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Gérard Colas, « Charles Malamoud, *Féminité de la parole : Études sur l'Inde ancienne* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-57, mis en ligne le 11 septembre 2006, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3571>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Charles Malamoud, *Féminité de la parole : Études sur l'Inde ancienne*

Paris, Albin Michel, coll. « Sciences des religions », 2005, 293 p.

Gérard Colas

- 1 Ce livre sur « l'Inde ancienne » rassemble treize contributions de Charles Malamoud, parues dans diverses revues et volumes d'hommage, et dont chacune, révisée, forme un chapitre. Il se fonde sur des sources sanskrites, notamment des textes védiques, les plus anciens de l'Inde. Les six premiers chapitres portent sur la conception de la parole, les autres sur des sujets variés. L'ouvrage est précédé d'une note sur le corpus védique et d'un avant-propos.
- 2 La parole, dans les textes védiques, est femme, voire femelle, puisqu'on l'imagine aussi bufflesse, lionne et mangouste. Elle imprègne la totalité de l'univers au moyen du langage, ce que Ch. Malamoud analyse en rapprochant subtilement les spéculations des textes et les règles grammaticales du sanskrit. Puis, s'attardant sur l'attitude de « l'Inde ancienne » à l'égard de l'écriture, il rappelle ce paradoxe connu sans, pourtant, nous donner de nouvelles clés : l'écriture, bien qu'elle fût, en Inde, parfaitement apte à une analyse phonétique précise dès le iii^e siècle avant notre ère, fut généralement rejetée par les transmetteurs du Veda. Le chapitre 3 aborde la conception de la vérité (*satya*) : elle est ce qui est, mais englobe aussi le mensonge, qu'elle prend en charge. Soulignons que cette perspective, qui se borne au védisme, est partielle. Si le faux, l'erreur et le mensonge peuvent y être confondus et intégrés dans la vérité, tel ne fut pas le cas dans d'autres domaines textuels. Les œuvres philosophiques anciennes, postérieures aux livres fondamentaux du védisme, attestent que la pensée indienne pratiqua aussi une investigation rationnelle qui distinguait nettement le vrai du faux. Certes, pour l'école de la *mīmāṃsā prābhākara*, l'erreur n'est qu'une forme de la vérité, mais il s'agit là d'une position extrême. La logique (*nyāya*) de l'Inde ancienne, ses « sciences » expérimentales et ses mathématiques, par exemple, proposent des types de vérités autres que celle du védisme. S'appuyant sur la langue naturelle ou créant un langage quasi formel (comme dans la « Nouvelle logique », *navyanyāya*), elles mettent en œuvre une dialectique exigeante et complexe qui traque les contradictions discursives.

- 3 Le chapitre 4 analyse la valeur du silence sur la scène sacrificielle védique. Ch. Malamoud décrit, admirablement, la délicate gestion du silence par l'officiant appelé *brahman* : le silence n'y est pas l'ineffable de la mystique chrétienne et musulmane, mais l'implicit, « signe de cet au-delà de la parole que la parole entend néanmoins capter ». Le chapitre suivant nous livre le point de vue du sanskritiste sur le poète bengali Lokenath Bhattacharya, plus précisément sur un de ses romans, *La Descente du Gange*. Puis l'ouvrage porte sur la conception de la mère, rattachée à la parole. Dans des textes épiques, légendaires et littéraires, l'attachement du fils pour sa mère prime sur tout autre sentiment social : même celle-ci condamnée, il continue de lui obéir. Toutes les épouses d'un homme (il peut en avoir plusieurs) sont comme des mères pour lui. Les textes védiques, plus anciens, vont plus loin que cette conception hyperbolique : les dieux Indra et Agni possèdent, de fait, plusieurs mères.
- 4 Les autres chapitres du livre nous emmènent hors du domaine de la parole. Le chapitre 7 dégage, avec beaucoup de précaution, trois conceptions que l'auteur compare à certaines notions psychanalytiques. Ainsi les *samskāra*, traces mnésiques, sont analogues aux « précipités psychiques » de Freud, quoiqu'ils relèvent d'un savoir religieux, particulièrement de la métempsychose, et non d'un « savoir psychologique profane ». De même, la notion de *tānūnapāt*, qui implique que l'on est « fils de soi-même », rejoindrait la conception psychanalytique du meurtre du père. Enfin, la « dette impayée » envers les parents peut faire figure de culpabilité. Cependant, semble-t-il, la culpabilité n'occupe pas dans la personnalité de l'individu indien la place centrale qu'elle tient chez l'occidental, et il n'est pas certain que cet aspect de la psychanalyse soit facilement transposable à la culture indienne du passé.
- 5 Le livre pose ensuite l'importante question de la relation entre nature et artifice, notamment à travers l'exemple du rite : le sacrifice, en tant qu'acte même, instaure une situation nouvelle, mais il ne fait aussi, paradoxalement, que déployer un sacrifice initial, primordial en quelque sorte. Le chapitre 9 décrit l'homme védique comme animal sacrificiant, et non politique, le sacrifice établissant un certain sens de la communauté humaine. Le chapitre 10 traite du soma, le célèbre breuvage védique. L'auteur ne reprend pas les pléthoriques débats sur l'identité de la plante dont est faite la boisson, mais il compare l'emploi rituel et la fabrication du soma avec ceux de la liqueur alcoolique, *surā*. Cette dernière, antidote à l'indigestion de soma, est elle-même transmuée en soma à l'occasion. La transmutation s'opère grâce à la déesse Croyance (*śraddhā*), condition d'efficacité du rite en général (chap. 11). Le chapitre suivant, s'inscrivant dans une réflexion sur la tauromachie, reprend le dossier bien connu de la dénégation de la violence dans l'oblation animale védique. Viennent ensuite une réflexion sur deux ouvrages de G. Dumézil (avec la notion de mariage comme point de départ), une bibliographie, un index des passages cités et un index thématique.
- 6 L'unité de l'ouvrage tient à son style. Une écriture littéraire et limpide, une approche que l'on peut qualifier d'anthropologique, tout en finesse, en érudition, sans pédanterie. Charles Malamoud aborde les œuvres indiennes dans la profondeur de leur littéralité et illumine avec bonheur les configurations singulières de la pensée qui les anime. La texture même de ce livre est, certes, un peu irrégulière. Il s'agit d'un recueil de morceaux variés, souvent destinés à des publics non spécialistes, en tout cas non indianistes, dont les intérêts sont différents (psychanalyse, littérature, sciences humaines). Surtout, le degré de généralisation varie de chapitre en chapitre, occasionnant quelques affirmations discutables. Selon l'avant-propos (p. 28) les traductions bouddhiques seraient dues à des

Chinois, Tibétains, etc., non à des Indiens : or, on sait que les textes bouddhiques circulèrent d'une langue indienne à l'autre dans le nord de l'Inde jusqu'au iv^e siècle au moins ; mais, peut-être, la forme de l'entretien choisie pour cet avant-propos favorise-t-elle ce genre de raccourci réducteur. Plus loin (p. 93) il est dit que le *Vaikhānasmārtasūtra* serait « antérieur de quelques siècles au début de l'ère chrétienne » : or, les spécialistes s'accordent sur le fait que ce texte est nettement postérieur au début de notre ère. Enfin, l'éclat même des spéculations de l'auteur risque de faire oublier que la pensée indienne ne fut pas que mystique et religieuse et que, dans de nombreuses situations philosophiques, religieuses et historiques, le védisme forme une couverture plutôt qu'une base, qu'il est loin de résumer « l'Inde ancienne ».

- 7 Le spécialiste retrouvera dans ce volume plusieurs articles importants dont l'intérêt dépasse un propos général et des idées déjà publiées, et qui ouvrent des perspectives prometteuses d'investigation (par exemple, les chapitres sur le soma, sur nature et artifice). Quoique le propos soit anthropologique plutôt qu'historien, il définit le plus souvent ses limites chronologiques, suffisamment pour que l'on n'y cherche pas une Inde éternelle qui n'exista jamais. Il reste que la notion même d'« Inde ancienne » est un pis-aller. Quand, enfin, verra-t-on restituer la diversité de la culture indienne classique au fil de la chronologie et selon les milieux intellectuels qui en façonnèrent les formes contrastées ? Ce volume de grande qualité illustre, à sa manière, notre difficulté à faire l'histoire de la culture indienne du passé.